

Écrans d'auteur

Éric Perron

Volume 20, Number 3, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, É. (2002). Écrans d'auteur. *Ciné-Bulles*, 20(3), 14–27.

Écrans d'auteur

PAR
ÉRIC PERRON

Les mégaplexes poussent comme des champignons, multipliant les écrans et les séances. Et le cinéma commercial, assoiffé, gourmand, accapare de plus en plus de terrain. Avec toute cette occupation, quelle place reste-t-il pour le cinéma d'auteur? On parle souvent de la diffusion avec des chiffres: pourquoi ne pas parler cette fois des lieux et des gens, question de voir les efforts déployés et les difficultés de parcours?



C'est souvent à l'Ex-Centris que les choses commencent... Ici, le hall d'entrée

S'il est important d'analyser les films et de questionner leurs artisans, il nous semblait tout aussi important de raconter comment s'organise la diffusion du cinéma d'auteur au Québec. Pour ce faire **Ciné-Bulles** a interrogé des dizaines de personnes aux quatre coins de la province, qui, de différentes façons, travaillent à la diffusion du cinéma non commercial. Au fil de notre voyage, on constatera que l'offre est bel et bien présente, mais qu'il faut savoir la saisir. Rejetée par la grande majorité des salles commerciales, la diffusion du cinéma d'auteur est reprise en région par d'autres qui souvent, avec peu de moyens, réussissent à montrer les films d'auteur qui sont acquis par les distributeurs. Portraits de groupes.

Tout commence à Montréal

C'est certainement à l'Ex-Centris que les choses commencent et fonctionnent le mieux. On le dit victime de son succès, mais peut-être est-ce aussi parce qu'il comble le vide créé par la fermeture récente de plusieurs salles. En plus d'abriter le Parallèle, l'Ex-Centris programme les films qui étaient destinés au défunt cinéma du Complexe Desjardins. Daniel Langlois, le propriétaire-mécène de ce lieu vite devenu incontournable, ne s'est pas arrêté là. Il y a ajouté les trois salles du Cinéma Du Parc, rénovées pour l'occasion, au jeu déjà bien garni de l'incomparable Claude Chamberlan, qui coordonne la programmation des six salles exclusivement réservées au cinéma d'auteur.

Et cela va se poursuivre puisque Daniel Langlois s'est associé à Spectra pour la construction d'un complexe, coin Sainte-Catherine et Jeanne-Mance, qui devrait compter, entre autres,

des salles de cinéma. Pendant longtemps, les grandes chaînes Cinéplex Odéon et Famous Players avaient leur projet de complexe de cinéma d'auteur près de la Place des Arts, mais leurs projets sont restés sur les planches à dessin puisque Cinéplex Odéon a connu des difficultés financières et Famous Players a construit le Paramount, qui n'est pas à proprement parler consacré au cinéma d'auteur. **Ciné-Bulles** a tenté de parler aux programmeurs des deux chaînes. Chez Famous Players, on nous a demandé «ce que c'était, le "cinéma d'auteur"», alors qu'à Cinéplex Odéon, on nous a répondu qu'«au Québec, il n'y [avait] personne pour cela».

Étant donné sa situation — 17 salles en plein cœur du quartier culturel de Montréal — Cinéplex Odéon propose quelques films d'auteur au Quartier Latin, alors que, chez Famous Players, le Parisien reste disponible pour des films d'auteur aux carrières incertaines, à l'image de ce cinéma, qui chaque année voit des rumeurs de fermeture hanter ses installations vétustes.

Quant au Cinéma Beaubien (l'ancien Dauphin de Cinéplex Odéon), sauvé d'une imminente fermeture en 2001, il devrait subir quelques transformations au cours de l'été, compter trois salles et servir les besoins des résidents de Rosemont en matière de films québécois et d'auteur.

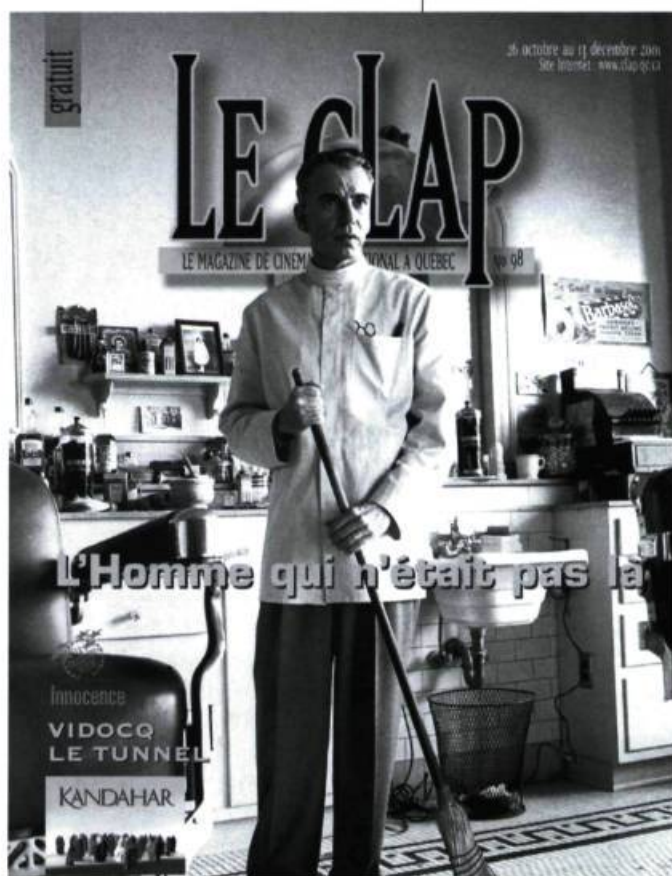
Direction Québec

Depuis les deux dernières années, la région de Québec compte 48 nouveaux écrans réunis au sein de mégaplexes. Véritable explosion de l'offre quand on sait que pendant près de 20 ans, les seuls cinémas Place Charest (Cinéplex Odéon) et Galeries de la Capitale (Famous Players) se partageaient ce territoire... C'est ici que les deux chaînes ont connu un développement rapide, aux allures d'une guerre qui pourrait mal finir. Le marché de Québec a beau être constitué d'une population de trois quarts de million de personnes, il y a des limites qui, une fois franchies, peuvent coûter cher. Même les gens de la région ne semblent pas trop savoir quoi faire de tous ces nouveaux temples du divertissement.

Au milieu de tout cela, Le Clap résiste en demeurant «le» lieu du cinéma d'auteur international. Depuis 1985, Le Clap est passé progressivement de deux à quatre salles (600 fauteuils en tout) en préconisant un aménagement convivial à des lieux du clinquant des multiplexes. Le Clap a pu par cela devenir le second client en priorité pour la distribution des films d'auteur après Montréal («Dès qu'un film est sélectionné par l'Ex-Centris et distribué, nous le présentons» affirme Michel Aubé, programmateur.) La programmation est d'une simplicité désarmante: une quinzaine de films sélectionnés par mois sont présentés en rotation dans les quatre salles, permettant à un film de rester à l'affiche plusieurs mois, le temps que le bouche à oreille (la meilleure promotion qui soit pour le film d'auteur, qui jouit de budgets de lancement modestes) fasse son travail. Stratégiquement installé aux abords de l'Université Laval et du Cégep de Sainte-Foy, Le Clap peut compter sur le va-et-vient de 45 000 étudiants. Tiré à 100 000 exemplaires 8 fois l'an, le magazine du cinéma *Le Clap* fait le reste. Par son modèle de programmation et les films qui y sont présentés, Le Clap demeure la «mecque» du cinéma d'auteur au Québec. Même Montréal ne compte pas un lieu semblable. Et ce minicomplexe de diffusion du cinéma d'auteur, quasiment caché — puisqu'il est situé dans le sous-sol d'un immeuble à bureaux — pourrait encore grandir.

Sherbrooke, la non négligée

Sa programmation serait comme un croisement entre celle du Clap et du Quartier Latin: une mixité de cinéma d'auteur et commercial. En activité depuis 1985, la Maison du cinéma, domicile incontesté du cinéma en Estrie, arrive bon troisième comme lieu de diffusion du cinéma d'auteur, avec annuellement une soixantaine de films, soit 30 % du temps-écran de ses 10 salles. Mais pour Jacques Foisy, propriétaire et programmateur, la grande difficulté demeure encore l'accessibilité aux copies: pour un film d'auteur qui compte une ou deux copies en circulation, il faut attendre la fin de la diffusion à Montréal et à Québec ou espérer que le distributeur, en réaction au succès d'un film, sorte de nouvelles copies. Ce qui explique que, pour *Une hirondelle a fait le printemps* par exemple, la Maison du cinéma ait reçu une copie quatre semaines après la sortie montréalaise. «Pour nous, ce délai [qui nous fait rater le momentum de la sortie nationale] peut représenter une différence de 30 à 40 % en moins sur les recettes d'un film.» Selon lui, «il ne devrait jamais y avoir moins de 10 copies minimum pour le cinéma d'auteur distribué au Québec».



Le magazine du Clap, tiré à 100 000 exemplaires 8 fois l'an, a beaucoup contribué à sa croissance

Atanarjuat, la légende de l'homme rapide
a pris du temps
à arriver à Sherbrooke



Mais ce qui frustre davantage Jacques Foisy, c'est le manque de copies de certains films produits avec l'aide de nos gouvernements. Au moment d'écrire ces lignes, la Maison du cinéma ne savait toujours pas quand elle pourrait présenter **Atanarjuat, la légende de l'homme rapide**. Jacques Foisy espère pour bientôt une action concrète de la part de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et de Téléfilm Canada pour l'amélioration de la circulation des films. Autant pour les films d'ici que d'ailleurs.

Cela dit, les cinéphiles qui ratent un film à la Maison du cinéma peuvent parfois se reprendre au Ciné-Campus du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. Suivant les sessions scolaires, celui-ci projette deux fois par semaine deux films, selon un horaire qui, établi sur plusieurs mois, comprend autant des films commerciaux que des films d'auteur. En présentant le meilleur des 2 créneaux, «même en reprise, nous atteignons une moyenne de 200 spectateurs par séance, soit 800 par semaine», selon Martine Côté, agente culturelle du Centre et responsable du volet cinéma. Avec une ciné-carte qui donne accès à 24 films pour 10 \$ (!), on comprend l'enthousiasme des étudiants et autres Sherbrookoïses à se laisser convaincre de (re)voir des films comme **la Pianiste**, **l'Homme qui n'était pas là** et **Innocence**, films d'ailleurs plus économiques à obtenir puisqu'ils font, à ce stade, partie de la *second run*¹ fournie par des sous-distributeur, tel Audio Ciné Films². Les salles qui font partie des *second run* doivent attendre le film mais, en retour, les droits de présentation coûtent moins cher. On aura compris que la Maison du cinéma joue sur les deux tableaux mais que le Ciné-Campus est toujours en *second run*, d'où la latitude qu'ils ont à établir leur prix d'entrée.

1. Tout en demeurant propriétaire des droits, les distributeurs cèdent après quelques semaines ou quelques mois la gestion de leurs films à des sous-distributeur qui vont alimenter à leur tour les marchés secondaires (salles parallèles, marchés institutionnels et scolaires, etc.). Les conditions de location sont alors beaucoup plus avantageuses.
2. Fondée au milieu des années 1960, la compagnie représente en effet tant les distributeurs canadiens que sont Films Séville, Alliance Atlantis Vivafilm, Christal Films, Remstar Distribution ou Film Tonic que les studios américains comme Paramount, Universal, MGM, Walt Disney ou Dreamworks.

Parlant de Ciné-Campus...

Selon Christian Bergeron d'Audio Ciné Film, le Ciné-Campus Trois-Rivières est «probablement le seul vrai ciné-club encore existant au Québec», partant du principe que «leur programmation se faisant sur un an (de septembre à avril), elle ne se préoccupe pas des sorties vidéo. Les dirigeants programment les films qu'ils veulent, au moment où ils veulent. L'idée, c'est d'offrir des films de qualité à une clientèle qui veut les voir sur grand écran». Le Ciné-Campus Trois-Rivières indique d'ailleurs dans son programme qu'il «...ne vise pas au simple divertissement, [mais] s'efforce de maintenir le haut niveau de qualité des films qu'il présente. Le maintien de cette qualité peut impliquer, notons-le, le choix de films dit "difficiles"». Présentant annuellement une trentaine de films (à raison de 4 séances chacun sur une période de 12 jours), le Ciné-Campus se garde aussi 4 semaines «de films à déterminer» pour des œuvres plus récentes.

Les salles commerciales indépendantes en région

Le cinéma d'auteur est loin d'être la priorité des salles commerciales en région. Les cinémas appartenant aux grandes chaînes n'y touchent quasiment pas tandis que, du côté des salles indépendantes, c'est du cas par cas, selon la demande des propriétaires. Intermédiaire entre les distributeurs et les exploitants, les Services de programmation DenHur, mis sur pied il y a 9 ans pour faciliter le travail des indépendants, alimentent 205 écrans répartis dans 59 cinémas. Au moment où **Ciné-Bulles** l'a joint, Denis Hurtubise était en pleine saga **Star Wars: l'attaque des clones**, film autour duquel les exigences inhabituelles de la Twenty Century Fox provoquaient le refus de la plupart des indépendants de le diffuser, lui faisant perdre une centaine d'écrans québécois.

Pour Denis Hurtubise, la diffusion du cinéma d'auteur en région est «en bonne santé, surtout depuis trois ou quatre ans». L'apparition de complexes de six salles et plus y est sans doute pour quelque chose: «Lorsque les cinémas avaient deux ou trois écrans pour faire leurs frais, il était primordial de ne présenter que les gros succès américains. Mais avec les complexes d'aujourd'hui, il est beaucoup moins risqué de proposer du film d'auteur, à raison d'une ou deux projections par semaine.» Et quand vient le temps d'obtenir des copies, cela ne pose pas de problème. «Il est important de pouvoir répondre à la demande dans les 8 semaines suivant la sortie montréalaise: 12 semaines c'est déjà très tard...» Fournissant des films à des cinémas qui fonctionnent sans programme, DenHur peut, à la suite des Ex-Centris, Le Clap et des grandes chaînes qui ont un sursaut de qualité, alimenter ses clients que sont, dans l'ordre d'importance, la Maison du cinéma et le Cinéma Pine de Sainte-Adèle; ainsi que le Carrefour 10 de Joliette, le Capitot de Drummondville et les cinémas Lido de Lévis et Rimouski — pour ne nommer que les principaux —, qui eux diffusent du film d'auteur un ou deux soirs par semaine de septembre à mai.

Denis Hurtubise comprend les distributeurs dans leur limitation du nombre de copies puisqu'en «investissant beaucoup d'argent, ils ont parfaitement le droit de décider comment ils vont lancer un film». C'est, selon lui, «un cercle vicieux: avant nous n'avions pas de salles, donc pas de recette et sans recette pas de copies» avant d'ajouter que «depuis quelque temps, les distributeurs comme Crystal Films et Alliance font de gros efforts pour en sortir davantage». Pour les salles parallèles qui reçoivent parfois des films après la sortie vidéo, il dit «comprendre que c'est un grave problème, même si mes clients ne vivent pas cette situation». Le problème avec ces salles, «c'est qu'elles sont non commerciales». À partir du moment «où vous prenez le produit commercial d'un distributeur et lui rapportez des recettes, il est plus facile de mettre rapidement la main sur ses films d'auteur».

Le Cinéma Pine de Sainte-Adèle existe depuis 55 ans et selon son propriétaire, Tom Fermanian, il doit bien être celui «qui en province, après Montréal et Québec, joue le plus de films d'auteur au Québec». M. Fermanian dit, comme son père, que «tant qu'à présenter certains films américains légers, il vaut mieux jouer du film de qualité, quitte à avoir un peu moins de monde». Mais, si **la Vie est belle** et **Chocolat** sont demeurés respectivement 17 et 12 semaines à l'affiche, on doit s'appuyer sur le cinéma américain «pour rester en affaires». Reste que, situé dans les Laurentides, le Pine peut compter sur une clientèle montréalaise qui y possède une seconde résidence (et inversement), le tout facilitant la programmation de films d'auteur.



L'Ange de goudron a connu plus de succès en région qu'à Montréal, toute proportion gardée

Au Cinéma Lido de Rimouski, les présentations de films d'auteur auraient été plutôt timides jusqu'à maintenant, comme nous l'a précisé Mélanie Charest, gérante de l'établissement. Les choses devraient changer au cours des prochains mois, puisque trois nouvelles salles viendront s'ajouter aux cinq actuelles. Afin de répondre plus adéquatement à une population de 40 000 personnes, « nous avons le projet de faire comme à Drummondville et de diffuser du cinéma d'auteur chaque lundi soir. Nous ne savons pas encore si nous allons opter pour une programmation préétablie ou pour une plus grande souplesse selon la disponibilité des copies. C'est une décision que nous allons prendre avec DenHur ». Comme le disait Denis Hurtubise, l'augmentation du nombre de salles permettra sans doute aux indépendants de diffuser davantage de films d'auteur sans trop de risques.

À Alma, Audrey Dallaire, une fois de retour dans la région après ses études en cinéma, a rencontré, avec quelques amis, le propriétaire du Complexe Jacques-Gagnon pour lui suggérer d'accueillir un ciné-club. C'était en 1996 et depuis, un soir par semaine, le cinéma d'auteur est réapparu au grand plaisir des 220-250 personnes qui assistent régulièrement aux projections. Le petit groupe choisit les films, fabrique le programme et présente les œuvres avant les projections. « Il est évident que notre programmation est en décalage de deux ou trois mois avec les grands centres mais nous prenons parfois le temps d'aller montrer nos choix aux gens des clubs vidéo et, selon les dates de sorties annoncées, nous pouvons modifier notre programme. » Le propriétaire prend un pourcentage sur la vente des cartes de membres, assure les frais de projection et veille à ce que Cinéplex Odéon lui procure les copies des films sélectionnés. Même

si le Ciné-club d'Alma est membre de l'Association des cinémas parallèles du Québec (ACPQ), Audrey Dallaire « conçoit mal la possibilité de faire partie du RÉSEAU PLUS en étant dans un cinéma commercial ». En fait, le Ciné-club aimerait sans doute un jour, par désir d'autonomie, avoir sa propre salle.

Présidente d'Alex Films — la référence pour la compilation du *box-office* québécois, et dont les chiffres sont attendus par tous les distributeurs et exploitants le lundi matin —, Carole Boudreault programme également du cinéma d'auteur les lundis soir dans les salles de Repentigny, Saint-Basile et Granby du groupe Ciné-Entreprise. Même si elle affirme que « la diffusion du cinéma d'auteur s'est beaucoup améliorée depuis 10 ans », elle admet que le film d'auteur est souvent limité à 2 ou 3 copies et un peu plus (lorsqu'il s'agit d'un film québécois) parce que, « pour un distributeur, sortir un film coûte cher »... Lorsqu'elle programme des films comme **Amours chiennes**, **Mademoiselle** ou **L'Ange de goudron**, « il n'est pas nécessaire d'être à l'affiche en même temps que Montréal mais il demeure primordial de présenter les films avant leur sortie vidéo ».

Le RÉSEAU PLUS de l'ACPQ

Les salles parallèles se sont donné l'objectif d'offrir une programmation différente de celle des salles commerciales. Portant fort bien leur nom, ces dernières font du commerce et considèrent le cinéma comme un produit de divertissement avant tout, laissant de côté tout un pan de la production mondiale. L'alternative proposée par les salles parallèles réside dans l'« autre cinéma », celui que l'on dit non commercial, d'auteur ou de répertoire...

Les salles parallèles et les festivals en région sont regroupés au sein de l'ACPQ, fondée en 1979. Ces entités sont des organismes à but non lucratif, composés de bénévoles pour la plupart. Si quelques-unes de ces salles désirent conserver leur indépendance de programmation (le Ciné-club d'Alma, le Ciné-Campus Sherbrooke, le Ciné-Campus Trois-Rivières...), 18 d'entre elles forment actuellement le RÉSEAU PLUS, qui demeure sous la responsabilité de l'ACPQ, et qui, depuis 10

ans, s'est imposé comme la référence en matière de diffusion du cinéma d'auteur au Québec à l'extérieur des grands centres. «En principe, parce qu'elles sont des salles parallèles, c'est avec moi qu'elles devraient traiter mais le RÉSEAU PLUS représente une telle force que Michel Gagnon [le programmeur du RÉSEAU PLUS] réserve ses films directement chez les distributeurs», affirme Christian Bergeron d'Audio Ciné Films, sous-distributeur.

C'est donc dans le RÉSEAU PLUS que nous allons nous transporter. De l'Abitibi jusqu'aux Îles-de-la-Madeleine en passant par le Saguenay/Lac Saint-Jean, les Basses-Laurentides et l'Estrie, la multiplication des points de vue dresse un portrait d'ensemble et expose les nombreuses facettes de ces lieux voués au cinéma d'auteur et dont le travail est souvent injustement oublié (à commencer par les cinéastes québécois qui s'époumonent à tort lorsqu'ils affirment que leurs films ne sont pas vus en région) mais combien apprécié par leur public.

Comme plusieurs petites municipalités de la province, Dolbeau-Mistassini au Lac Saint-Jean s'est retrouvé sans cinéma au milieu des années 1980, avant qu'il ne renaisse vers la fin des années 1990 par la grande porte... du film d'auteur. En effet, c'est à ce moment que, entourée d'un groupe entièrement bénévole, Louise Hébert fonde le Ciné-club Dolbeau-Mistassini. Des ententes ont été prises avec la Ville pour utiliser le défunt Cinéma Orphéon du secteur Mistassini et la SODEC, via son programme d'Aide à l'amélioration des salles parallèles, sollicitée pour réinstaller des équipements de projection dans la salle. Après le démarrage d'une campagne de financement pour couvrir les coûts d'installation, en somme un an après le début des démarches, l'Orphéon revivait, et il présente depuis 1998 des films d'Allemagne, d'Italie, de France, de Grande-Bretagne, d'Australie, d'Hong-Kong, du Danemark, de Suède, de Belgique... mais aussi et surtout du Québec: des cinématographies qui n'avaient jamais été présentées jusque-là dans la ville où est né l'auteur de ces lignes.



Toute l'équipe du Ciné-club Dolbeau-Mistassini: à l'avant, Suzie Dionne, Johanne Larouche, Louise Hébert et à l'arrière, Roland Dufour (projectionniste), Diane Martin et Rock Lussier

Le Cinélune de Gaspé existe aussi depuis 1998. En collaboration avec la SODEC qui a subventionné une bonne partie des équipements, le démarrage s'est fait en premier lieu dans l'auditorium du cégep, qui ne présentait pas pour ainsi dire une architecture idéale. Puis s'est amené un promoteur qui voulait ouvrir une salle commerciale. Une entente, acceptée par la SODEC, a vu l'équipement transféré dans la nouvelle salle à l'automne 2001, en échange de quoi, le ciné-club obtenait huit séances par mois, projectionniste inclus. Une moyenne de 150 personnes s'y déplacent pour les films d'auteur, exceptionnel pour un bassin de 8 000 habitants. Pour les gens de Gaspé, le décalage de la présentation d'un film avec Montréal compte peu mais, selon Ginette Roy, «ce sont les sorties en vidéo qui ne nous aident pas... on songe à faire une troisième programmation, ce qui nous permettrait d'avoir accès à des films plus récents».

Même son de cloche chez Steve Gourde, membre de l'équipe et projectionniste de la Boîte à films de Sainte-Justine dans la région Chaudière-Appalaches: «C'est la sortie de nos films en vidéo qui est mortelle... et pour contrer cela, nous songeons à faire des programmations plus courtes pour avoir accès à des films plus récents.» Au départ, «c'est l'ajout d'un auditorium à la Polyvalente qui a motivé le lancement des activités» de la Boîte à films, qui en est à sa deuxième année d'existence. «Une fois que tu obtiens l'aide de la SODEC, c'est facile d'aller chercher le reste du montant nécessaire dans la communauté.» Leur plus proche concurrent est le cinéma commercial de Saint-Georges, à quelques dizaines de kilomètres de distance, où il y a aussi un autre membre du RÉSEAU PLUS, le Ciné-Plus Saint-Georges.



«À Chicoutimi, ce sont les lundis soir qui sont consacrés au cinéma d'auteur. Et toute la ville le sait.»

Plus au nord, à Chicoutimi, ce sont les lundis soir qui sont consacrés au cinéma d'auteur. Et toute la ville le sait. Fondé il y a de cela des décennies en collaboration avec le Cégep et l'Université, le ciné-club est là en premier lieu pour servir les étudiants, mais les cinéphiles de tous âges sont au rendez-vous. Il n'est pas rare de voir près de 600 personnes s'engouffrer dans le Théâtre du Saguenay (auparavant l'Auditorium Dufour). La programmation s'établit en fonction des sondages effectués auprès des membres (environ 500 cartes vendues chaque année) et de l'expérience des

organiseurs et des propositions du RÉSEAU PLUS, selon la disponibilité des copies. «Notre premier objectif est de donner au public accès à des films qui ne viennent pas dans la région. D'ailleurs 95 % de nos programmes sont exclusifs», précise Renaud Thériault, doyen de l'équipe. Richard Boivin, qui assure les présentations, se dit quant à lui «toujours surpris par la grande ouverture du public».

Chicoutimi aussi doit vivre avec un certain décalage pour ce qui est de l'accessibilité aux copies. Serait-il préférable d'avoir les films en même temps qu'à Montréal? «Ce n'est pas toujours bon. Il faut que les gens en aient entendu parler», selon Renaud Thériault. «Et puis en région, si nous vivons en décalage, on ne fait pas pitié pour autant. Quand les gens disent "je ne vivrais jamais en région parce que j'ai besoin de culture", ils ont tout faux... Moi quand je parle à des Montréalais des films que j'ai vus pendant l'année, j'en ai souvent vu davantage qu'eux!» précise Richard Boivin. Plus que le «décalage», le problème pour Renaud Thériault demeure l'accessibilité aux films. «Autrefois, sur un simple accord de passage à Radio-Québec qui avait beaucoup d'argent pour acheter du cinéma d'auteur, un distributeur pouvait acquérir un film à Cannes et les ciné-clubs y avoir accès. Quand on sait que les télévisions n'achètent plus de films d'auteur, elles qui ont toujours mené le bal au Québec parce que le marché est petit, on met le doigt sur le problème d'accès aux films.»

À Jonquière, ville voisine de Chicoutimi, le Ciné-club, âgé de 30 ans (dont 10 au sein du RÉSEAU PLUS), attire une moyenne de 450 spectateurs par film en 2 soirs. Jacques Sergerie, pour qui «la diffusion du cinéma d'auteur mérite les efforts qu'on y consacre», accompagne, à titre d'animateur socioculturel au cégep, un groupe d'étudiants responsables du ciné-club à travers leur association étudiante. Mais ce qui est le plus surprenant à Jonquière, c'est l'imagination que l'on déploie pour multiplier les clientèles. Qu'il s'agisse d'organismes communautaires qui conservent une partie des revenus de billets vendus dans leur réseau ou encore de matinées au profit des pompiers (un enfant peut obtenir un billet en échange d'un jouet), de nouvelles personnes découvrent le ciné-club pendant que les organismes associés profitent d'une visibilité avant les projections.



Au Théâtre des Deux Rives à Saint-Jean-sur-Richelieu, «l'activité du Ciné-club du Haut-Richelieu permet de répondre aux besoins culturels d'un certain public. Cette clientèle est à la recherche de produits culturels diversifiés et de qualité selon le directeur Guy Boulanger. Elle est curieuse, ouverte et aime prendre des risques artistiques». Diffuseur important de sa région, le Théâtre des Deux Rives programme autant de la danse que du théâtre et des spectacles de musique, et Guy Boulanger voit l'activité du ciné-club en «synergie» avec ces autres activités.

Jacques Sergerie, Michel Gauthier (projectionniste) et Frédéric Deschênes du Ciné-club de Jonquière

Au Théâtre Lionel-Groulx à Sainte-Thérèse, sur la rive nord de Montréal, le cinéma fait également partie de la programmation «multidisciplinaire» d'une salle, au même titre que le théâtre et la chanson. Pour Frédéric Lapierre, coordonnateur de Ciné-Groulx, «la documentation que l'on remet aux gens, la présentation des films et les discussions occasionnelles avec les réalisateurs et les acteurs font en sorte que c'est tout l'encadrement des projections qui plaît aux gens». Résultat apparent: Ciné-Groulx a connu des soirées de plus de 300 personnes avec des films comme **Kandahar** ou **Un crabe dans la tête**, ou encore le double pour la projection du **Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**, toujours aussi populaire 6 mois après sa sortie montréalaise. M. Lapierre insiste sur la fidélité des spectateurs: «À partir du moment où nous disons aux gens que nous allons présenter tel film, ils préfèrent souvent nous attendre plutôt que d'aller le voir à Montréal.»

À Saint-Jérôme, Louise Marcoux, qui travaille au service d'animation culturelle du cégep local, abonde dans le même sens. Mais ici l'encadrement peut même aller jusqu'à des mises en scène orchestrées par les professeurs de cinéma: Philippe Lemieux (que l'on retrouve parfois dans nos pages) et Patrice Joly, qui, avec Louise Marcoux, établissent la programmation d'une trentaine de films par année, en tenant compte des recommandations du RÉSEAU PLUS.



La salle où se déroulent les activités de CinémAlice à Matane

À Matane, depuis 1974 à quelques interruptions près, il y a toujours eu des projections cinématographiques reliées au cégep. Pour sa part, Francisco-Xavier Lopez s'occupe des activités de CinémAlice depuis maintenant 15 ans. Au moment de choisir les films, il dit porter «une attention particulière à ceux dont la composition des images, l'utilisation de la lumière et le cadrage prédominent» — sans négliger la qualité du récit. Dans un endroit comme Matane, doté d'une seule salle commerciale (qui diffuse, on s'en doute, que du cinéma hollywoodien), le rôle de CinémAlice est aussi important pour les étudiants en cinéma que pour ceux qui sont en photographie, ces deux groupes comptant pour le tiers de la centaine de personnes qui assistent aux projections bimensuelles. Le ministère de la Culture et des Communications venant tout juste de donner son appui à l'amélioration de la salle (confort, agrandissement de la scène, climatisation) — qui programme d'autres disciplines artistiques — CinémAlice entend bien, une fois les travaux terminés, attirer davantage de spectateurs.

C'est certainement le Carrousel international du film de Rimouski qui a mis cette ville sur la carte cinématographique. Selon sa nouvelle directrice générale, Kathleen Aubry, pas tout à fait étrangère à cet événement qui soufflera ses 20 bougies en septembre, «on peut voir avec les années que l'événement a fait sa marque puisqu'il y a maintenant une option cinéma à la Polyvalente». Quand on sait que 13 000 personnes, soit le tiers de la population, participent aux activités et assistent aux 40 productions jeunesse présentées pendant 8 jours, le goût du cinéma semble ici s'attraper facilement.

À l'âge où les élèves font l'école buissonnière pour passer leurs matinées au Carrousel, Stéphane Beaulieu était déjà trop vieux (ou le Carrousel trop jeune), pour y aller avec sa classe. Après des études en cinéma à l'Université de Montréal, il revient à Rimouski par intérêt pour sa région et collabore à Cinéma Quatre, fondé en 1972. Stéphane Beaulieu s'occupe de l'organisme depuis maintenant plusieurs années.

En plus de programmer 30 à 35 films par année, il en assure la projection. Pour les 250 personnes qui fréquentent le Centre civique (salle multifonctionnelle qui appartient à la Ville), il représente



Selon Bernard Émond, «ce genre de rencontre [lui] apporte plus que n'importe quel festival étranger.»

le pilote des séances. De sa cabine surplombant la salle, il prend son micro et souhaite la bienvenue aux invités, annonce la présentation d'un court métrage, le film de la prochaine semaine ou la présence d'un invité.

Depuis trois ans, il fait des pieds et des mains pour convaincre des réalisateurs de venir à Rimouski pour discuter avec les spectateurs. C'est ainsi que les Louis Bélanger, Catherine Martin, Francis Leclerc, André Turpin et Bernard Émond, entre autres, se sont retrouvés à Cinéma Quatre. Bernard Émond, enthousiaste, écrivait d'ailleurs dans le dépliant du RÉSEAU PLUS qu'il avait «été heureux de rencontrer le public à Rimouski, dans un cadre qui permet un véritable échange. Le public était cinéophile et averti, véritablement intéressé par le travail du cinéaste, des artisans et des comédiens. Ce genre de rencontre m'apporte plus que n'importe quel

festival étranger. [...] C'est en rencontrant les spectateurs de mon pays que je sais si mon travail en vaut la peine». Si le réalisateur de **la Femme qui boit** a été séduit par l'accueil du public de Cinéma Quatre, Denis Villeneuve, accompagnant son **Maelström**, y a littéralement cassé la baraque, déplaçant 700 spectateurs. Mais un invité a beau accepter une invitation, encore faut-il avoir les moyens de le faire venir. Stéphane Beaulieu les trouve en dégoutant ici et là le bon commanditaire pour le bon invité.

En créant son programme d'Aide à la venue d'invités (qui rembourse 50 % des frais de déplacement et de séjour grâce à l'appui de Téléfilm Canada), l'ACPCQ a trouvé l'homme de la situation, en Stéphane Beaulieu, pour orchestrer les visites d'artisans québécois dans les salles du RÉSEAU PLUS. Celui qui peut faire voyager les cinéastes québécois ne manque jamais de leur rappeler que, contrairement à ce que plusieurs d'entre eux pensent, leurs films sont vus en région.

Aux Îles-de-la-Madeleine, Sofilm Cinéma Parallèle diffuse 30 films par année depuis 1999 et offre 6 projections par film dans la semaine, où un total de 120 Madelinots viennent au café-théâtre de 140 places. Toute l'équipe est, bien entendu, bénévole; le cafetier prête son établissement, l'achalandage étant bon pour le commerce, la SODEC apporte son soutien et depuis, **Betty Fisher**, **Amélie Poulain** et les autres prennent le bateau et passent aux Îles.



Si, à la coordination du RÉSEAU PLUS, le travail de Michel Gagnon et Véronique Godard fait le bonheur des membres, c'est peut-être que, cinéphiles eux-mêmes, ils sont aussi à la barre d'une salle qui diffuse du cinéma d'auteur. Des relations avec les distributeurs jusqu'aux problèmes techniques d'une projection en passant par la connaissance des publics pour chacun des films et les trucs de promotion, le duo connaît son cinéma et les premiers à en profiter sont les cinéphiles des Bois-Francs. Tous les vendredi et samedi soir de septembre à mai depuis 1982, ils ont assuré les 1300 projections des 636 longs métrages auxquels ont assisté 162 000 spectateurs au Grand Auditorium de Victoriaville. Quoi dire d'autre...

Une partie de l'équipe du Ciné-Plus Victoriaville: Nicolas Gendron, Michel Gagnon, Véronique Godard et Dominic Bergeron

Des festivals par obligation

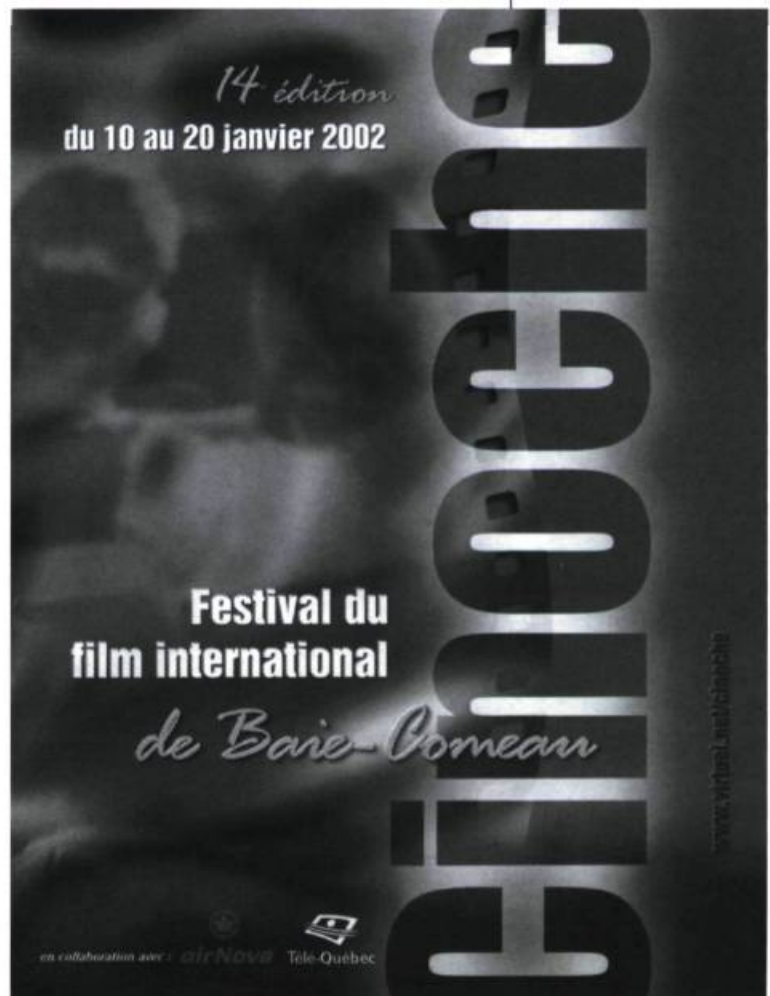
Ciné-Qualité, fondé en 1972, et le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, fondé en 1982, proposent au Théâtre du Cuivre dirigé par Jacques Matte, du cinéma d'auteur. Le premier projette ses films les dimanche et lundi soirs de septembre à mai; le second se déroule sur une semaine à la fin octobre et réussit autant à s'attirer les éloges de ses invités prestigieux que ceux de la presse nationale essentiellement centrée sur Montréal et Québec.

Le gros party cinématographique de Rouyn demeure évidemment le Festival, pendant que le reste du temps Ciné-Qualité alimente la flamme. Selon Jacques Matte, il va de soi que «le Festival a priorité sur le Ciné-Qualité quand vient le temps d'établir sa programmation, parce que dans un festival on cherche les premières et les exclusivités, et il est fréquent que le ciné-club reprenne les grands succès du festival. En bout de ligne les deux activités se partagent le même public». Le Ciné-Qualité n'est pas, cependant, et contrairement à de nombreux autres ciné-clubs, géré par un organisme à but non lucratif, mais soutenu entièrement par la Ville, à qui appartient le Théâtre du Cuivre (les gens qui y travaillent étant des employés municipaux). On comprend que, malgré son assistance hebdomadaire variant entre 150 et 350 personnes, l'activité ne fait pas ses frais. Mais cela ne dérange pas le directeur, puisque ce projet culturel est jugé indispensable par Rouyn-Noranda.

Le Festival du film international de Baie-Comeau semble également considéré comme un bien public essentiel: se déroulant pendant 10 jours en janvier, sa programmation compte environ 25 films pour 150 projections (une moyenne de 6 par film), l'événement aurait à sa dernière édition attiré 11 000 spectateurs: plus de la moitié de la ville... Ce qui pousse la coordonnatrice Denise Arsenault à dire qu'à «la fin de chaque festival, le public vit un deuil, jusqu'à la prochaine édition».

Pourquoi dans ce cas ne pas présenter ces films que le Festival propose, les **Aimée et Jaguar** (Allemand), **le Cercle** (Iran), **Kandahar** (Iran-France), **Tabou** (Japon), **Mariages, la Loi du cochon, Un crabe dans la tête** (Québec), **la Pianiste** (France-Autriche), **Mulholland Drive, l'Homme qui n'était pas là** (États-Unis), à l'année? Parce que ce n'est pas possible. Le festival a été mis sur pied grâce au soutien de la Ville de Baie-Comeau qui, pour obtenir la collaboration du cinéma commercial de l'endroit (le Ciné-Centre Vidéo comprenant trois salles), a promis à son propriétaire, Réjean Guy, de n'encourager aucune initiative de diffusion régulière ailleurs dans la ville. Quant à M. Guy, il ne semble pas vouloir diffuser lui-même ces films. Et comme l'établissement a aussi, dans le protocole d'entente qui le lie au festival, droit à 20% de la programmation, son propriétaire aimerait toujours mieux reprendre **Panic Room** plutôt qu'**Amélie Poulain**. Le maire en personne doit parfois agir à titre de médiateur: c'est dire si toute la ville est au fait de cette drôle de relation qui dure depuis maintenant 13 ans...

Entièrement organisé par des bénévoles à l'exception de sa coordonnatrice, «Cinoche» (qui est le deuxième nom du Festival) existe donc un peu par défaut. Contrairement à certains festivals montréalais qui font diminuer la fréquentation en salle à l'année, le public de Baie-Comeau a besoin de son festival pour voir du film d'auteur.



Programme de la dernière édition du Cinoche de Baie-Comeau

Le Festival du film de Sept-Îles en est aussi à sa 13^e édition. La tenue de l'événement est un moyen d'offrir à la population un type de cinéma qu'elle ne peut voir le reste de l'année. L'événement se tient pendant 10 jours en janvier et rassemble 10 000 spectateurs autour de 25 œuvres. Le Ciné-Centre de Sept-Îles (appartenant au même propriétaire que celui de Baie-Comeau) réserve les films sélectionnés par la petite équipe bénévole du festival. Toutes les œuvres doivent être visées (contrairement aux festivals majeurs qui ont un statut leur permettant d'obtenir une dérogation de la Régie du cinéma pour diffuser des films non visés) et les droits détenus par des distributeurs québécois. Ce qui fait dire à Sylvie Deschamps, du comité organisateur, «que ces derniers n'offrent pas énormément de choix».

Retour à Montréal

En 1999, la communauté francophone de l'Ouest de l'île de Montréal voit 30 années de demandes incessantes porter fruit par l'ouverture du Cégep Gérard-Godin, auquel s'ajoutera, en 2000, une salle de spectacle — la Salle Pauline-Julien — pour offrir aux francophones du West Island une culture dans leur langue.

Le cinéma faisait aussi partie des plans. La directrice de la salle, Diane Perreault, qui avait relancé quelques années auparavant les activités du Ciné-club de Saint-Jérôme grâce à l'encadrement du RÉSEAU PLUS, a immédiatement fait de nouveau appel à l'expertise de ce dernier pour l'aider à mettre sur pied le Ciné-club du Quartier de la Salle Pauline-Julien. «Le RÉSEAU PLUS est une véritable mine d'or: sans l'aide que nous recevons, il serait tout simplement impossible de maintenir la diffusion de films au sein de notre programmation.»

Pour ce qui est du choix des films, fait avec le RÉSEAU PLUS, Diane Perreault admet qu'il est «certain que parfois nous avons des choix différents de ceux de Michel [Gagnon], mais nous nous sentons toujours respectés dans le créneau que nous voulons mettre de l'avant». Le Ciné-club du Quartier (situé dans le secteur Sainte-Genève) n'a aucune compétition sur le terrain de la diffusion cinématographique puisque même les cinémas commerciaux présentent des films en version anglaise uniquement.

Après avoir vu naître toute une génération de cinéphiles au cours des décennies 1970 et 1980 sous la gouverne de Roland Smith, il aurait été



Manon Touchette, responsable de Ciné-Outremont et Frédéric Lapierre, coordonnateur de Ciné-Groulx à Sainte-Thérèse et présentateur des films à l'Outremont

difficile d'imaginer la réouverture du Théâtre Outremont, converti en salle de spectacles, sans diffusion de cinéma d'auteur. C'était l'idée des élus de l'ancienne Ville d'Outremont en se réservant des plages dans la programmation quand elle confia la gestion du théâtre à Spectra. Mais le Ciné-Outremont a véritablement démarré avec l'arrivée de Manon Touchette comme coordonnatrice des activités culturelles de l'arrondissement. Débarquant du Théâtre Lionel-Groulx, à l'instar de Diane Perreault, elle aussi savait où trouver le RÉSEAU PLUS. Avec Diane Perreault à Sainte-Genève et Manon Touchette à Outremont, le RÉSEAU PLUS a fait son entrée dans les quartiers de Montréal.

Depuis le 19 novembre 2001, à raison d'un film tous les lundis soir, Ciné-Outremont attire plusieurs centaines de cinéphiles pour voir des films présentés quelques semaines plus tôt au

centre-ville de Montréal. Le phénomène peut bien sûr s'expliquer par le désir nostalgique de fréquenter à nouveau l'Outremont (pour les plus vieux), ou de jouir d'un lieu unique à quelques pas de chez soi (toute l'idée du cinéma de quartier) mais également d'aller voir un film dans une salle où on ne sert ni poutine ni pizza, où il n'y a pas de publicités et de bandes-annonces interminables, et où le public est attentif et silencieux. Mais peu importe la raison, la dernière salle à s'être jointe au RÉSEAU PLUS semble connaître un grand succès.

Après les lieux, la parole aux distributeurs

Tout au long de ce portrait, des questions ont été soulevées sur le nombre de copies en circulation à la sortie d'un film, le parcours qu'il emprunte ou ses sorties en vidéo. C'est donc pourquoi il nous était indispensable d'avoir l'avis de certains distributeurs sur la situation du cinéma d'auteur au Québec. Un petit tour d'horizon de ce côté nous confirme que le problème de l'accessibilité aux films se situe en région. Car même si les salles commerciales pourraient chercher à développer la clientèle du cinéma d'auteur, leur demande demeure très faible, selon Christian Bergeron d'Audio Ciné Films.

Pour avoir déjà été exploitant, Armand Lafond, de Remstar Distribution, dit comprendre la situation: après tout, ce sont d'abord des exploitants de salles et ils n'ont aucun intérêt à présenter un film qui risque de leur faire perdre de l'argent. «À l'inverse, si leur population se montre intéressée par ces films et que les gens se déplacent pour en voir, les exploitants en mettront à l'affiche. Les exploitants de salles ne sont pas des apôtres.» Mais avec la prolifération des multiplexes en région, peut-être verra-t-on, comme le disait Denis Hurtubise, des exploitants consacrer une de leurs salles au film d'auteur.

Mais doit-on attendre qu'il y ait un réveil collectif des exploitants pour servir adéquatement les endroits qui diffusent déjà le cinéma d'auteur? Le problème du manque de copies persiste, ce qui frustre beaucoup de salles parallèles. «Les gens dans les ciné-clubs savent qu'il existe des programmes dans les institutions et que les distributeurs ne les utilisent pas», rappelle Christian Bergeron. Sylvain Brabant, de Films Séville, «voudrait bien aider les régions mais en bout de ligne, c'est le dollar qui compte. Si je fais une copie de plus, je ne rentrerai pas dans mon argent». Mais Armand Lafond tient à préciser que «si Michel Gagnon nous demande une copie pour le RÉSEAU PLUS, on va tout faire pour lui en obtenir une le plus tôt possible. Mais il faut comprendre que si nous avons deux copies d'un film, nous les présenterons d'abord dans les grands centres, là où nous rassemblés davantage de cinéphiles». Selon les distributeurs, chaque copie semble valoir son pesant d'or mais, paradoxalement, ce fait semble isoler les films, les succès des uns ne pouvant pas soutenir les autres. Sylvain Brabant rappelle la frilosité de certains exploitants, surtout du côté commercial: «Souvent ils veulent le film. Mais après le premier week-end, ils regardent les chiffres et, s'ils sont décevants, les exploitants changent d'idée.»



Crème glacée, chocolat et autres consolations, une des belles surprises québécoises de l'année 2001

Cinéma Libre a des moyens limités: plusieurs films de son catalogue sont souvent des œuvres auto-produites qui s'adressent à des publics plus restreints. Mais quand le distributeur propose des films comme **Hochelaga** ou **Crème glacée, chocolat et autres consolations**, il vient jouer sur le même

K-Films Amérique a demandé et obtenu une aide de la SODEC pour la diffusion du film *le Tunnel*



terrain que les autres et les frais sont les mêmes. Selon Michel Gélinas, «plus il y a de copies au lancement, plus c'est rentable parce qu'une pub le samedi dans *La Presse* fonctionne partout». Reste que le décalage entre la sortie nationale et le passage du film en région demeure, et que même les distributeurs les mieux intentionnés ont leurs priorités sur Montréal et sur Québec quand le film ne dispose que d'une ou deux copies. Prenez, par exemple, *Mariage tardif*. Ce petit film que plusieurs distributeurs s'arrachaient a été acheté par Séville en 2001 à Cannes, pour en sortir une seule copie un an plus tard. Le film a donc fait l'ouverture, le 9 mai dernier, du Festival du film juif de Montréal, poursuivi sa carrière à l'Ex-Centris du 17 mai au 13 juin, pour être ensuite dirigé vers Le Clap à Québec, qui va conserver la copie quelques semaines. Quand ce sera le tour de la Maison du cinéma à Sherbrooke, nous serons déjà à la fin juillet, début août. Si Films Séville ne sort pas d'autres copies entre-temps, seuls les cinéphiles de Montréal, Québec et Sherbrooke auront eu la chance de voir le film durant ses 12 premières semaines d'exploitation. D'autre part, un film un peu plus convoité, un peu plus médiatisé, lancé en deux copies à la mi-septembre ne devrait pas sortir des grands centres avant cinq ou six mois. Voilà comment se vit le décalage dans la diffusion du cinéma d'auteur au Québec.

La SODEC à la rescousse

Devant ce problème permanent qu'est le manque de copies, sans doute faut-il parler aussi comme l'ont souvent fait nos interlocuteurs — de l'aide disponible à la SODEC pour le tirage des copies de films d'auteur. *Ciné-Bulles* s'est brièvement entretenu avec Béatrice Couillard, adjointe à la direction générale (Cinéma et production télévisuelle) et du programme qu'est (de son vrai nom) l'Aide à la promotion des cinématographies étrangères peu diffusées. Le programme en question permet au distributeur qui en fait la demande d'obtenir une aide (remboursable en cas de profit) pour le tirage de copies de films étrangers. Ce programme, visant les deuxième, troisième,

quatrième et cinquième copies d'un film, est «davantage utilisé par les petits distributeurs»; aussi a-t-il moins de succès que son pendant qui, lui, concerne le tirage de copies de films québécois. Pourquoi? Selon plusieurs, la quantité de paperasse d'une demande est telle que cela ne vaut pas les quelques centaines de dollars que le programme permet d'économiser. Mais d'après Béatrice Couillard, «les demandes sont fort simples et n'exigent que le dépôt de quelques documents». S'agit-il alors, de la part des distributeurs, de mauvaise volonté ou d'un penchant certain pour le secret administratif?

Au cours des 3 dernières années, 6 distributeurs l'ont cependant utilisé pour 12 films, dont **le Tunnel**, **Dancer in the Dark** ou encore **Haut les cœurs**. D'habitude, trois ou quatre distributeurs obtiennent annuellement une dizaine de milliers de dollars par demande; ce n'est pas énorme en proportion du nombre de films qui seraient admissibles. Mais encore faut-il, pour augmenter l'enveloppe, que les distributeurs se manifestent...

Il ne s'agit que d'un volet du Programme d'aide à la promotion et à la diffusion, méritant sans doute de notre part, et pour bientôt, une attention plus soutenue, sans oublier les modifications qui pourraient être apportées à la Loi sur le cinéma, à la suite des recommandations du Conseil national du cinéma et de la télévision, qui relève du ministère de la Culture et des Communications, et dont les orientations servent de base pour les programmes de la SODEC. Selon Béatrice Couillard, «la SODEC voulait faire davantage pour les régions mais il n'y a rien de concret à l'horizon pour l'instant, avant la refonte de la nouvelle Loi sur le cinéma».

Aussi en faisant le tour des lieux de diffusion (parcours non exhaustif et c'est tant mieux!), on s'aperçoit que le problème n'est pas tant l'existence des lieux de diffusion que les problèmes reliés à l'accessibilité des copies des films distribués. Les cinémas commerciaux, qui ont le pouvoir d'obtenir des copies de films d'auteur rapidement, n'en diffusent pas parce que ce n'est pas assez rentable et ceux qui le font parcimonieusement le font avant tout par dépit, sans encadrement. D'autre part, les salles parallèles qui voudraient avoir des copies plus rapidement ont réussi avec les années à fidéliser les populations intéressées par le cinéma d'auteur (et ceux qui disent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir les copies en même temps que Montréal, donc pas de problème d'accessibilité aux copies, sont souvent aussi ceux qui souhaitent établir des programmations plus courtes afin d'avoir accès à des films plus récents).

Il semble bien que l'on se trouve devant un problème de politique culturelle. Il faudra voir ce qu'en fera la prochaine mouture de la Loi sur le cinéma. Histoire à suivre. ■



Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain, même en reprise dans plusieurs salles, a fracassé des records (Photo: Bruno Calvo)